



HAL
open science

MONTAIGNE, Michel de (Montaigne 1533 - Montaigne 1592)

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. MONTAIGNE, Michel de (Montaigne 1533 - Montaigne 1592). Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française., 2017, pp.562-564. halshs-04495026

HAL Id: halshs-04495026

<https://shs.hal.science/halshs-04495026>

Submitted on 10 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MONTAIGNE, Michel de (Montaigne 1533 - Montaigne 1592)

Issu d'une famille de négociants, Michel de Montaigne tient son nom de la terre noble acquise par son bisaïeul en Périgord, où il est né. Soucieux de donner à son fils une éducation humaniste, son père, ancien soldat des guerres d'Italie et futur maire de Bordeaux, lui fait apprendre dès son plus jeune âge le latin par imprégnation, puis il l'inscrit au collège de Guyenne récemment fondé. Après des études de droit effectuées peut-être à Toulouse, où habitait sa famille maternelle, puis un ou plusieurs séjours à Paris, où il a pu parfaire sa formation de gentilhomme et sa culture humaniste, il entre à la Cour des Aides de Périgueux, bientôt intégrée au Parlement de Bordeaux où il siège près de quatorze ans. Il y rencontre La Boétie avec lequel il tisse une amitié à la Romaine. Après la mort précoce de ce « parfait » ami, il épouse la fille du président La Chassigne. De cette union naîtront six filles, une seule survivra. À la mort de son père, il traduit un théologien, résigne sa charge de conseiller, édite La Boétie et se retire sur ses terres. C'est là, dans sa bibliothèque (« non ailleurs que chez moi »), qu'il commence à rédiger, vers 1572, les *Essais de Messire Michel, Seigneur de Montaigne*, ouvrage qu'il publie à Bordeaux et à compte d'auteur huit ans plus tard. Il effectue alors un long voyage à cheval en Allemagne et en Italie après avoir offert un exemplaire de son livre au roi. Dès son retour, il lui faut, en tant que maire de Bordeaux (1581-1585), seconder le maréchal de Matignon, lieutenant général de Guyenne chargé de surveiller les mouvements des huguenots et de convaincre leur chef, Henri de Navarre, héritier présomptif de la couronne de France, d'embrasser la foi catholique. Écrivant par intermittence, il augmente ses *Essais* d'un troisième volume et de nombreuses additions aux deux premiers. C'est à Paris que paraît la nouvelle édition, Paris qui est aux mains des ligueurs quand leur auteur s'y rend, en cette année 1588. Embastillé, il est libéré sur ordre de Henri de Guise alerté par Catherine de Médicis. Il fait aussi à Paris la connaissance de Marie de Gournay, qui sera son éditrice posthume. Après un séjour chez elle en Picardie et un passage à Blois où se déroulent les États généraux, il passe ses quatre dernières années de vie le plus souvent « aux champs », retouchant et augmentant de sa main un texte voué à l'inachèvement, tandis qu'Henri IV, successeur d'Henri III assassiné, doit conquérir son royaume par la force.

« Mon livre est toujours un ». Si l'on excepte trois hors-d'œuvre (traduction, édition, journal de voyage), Montaigne est l'auteur d'un seul livre, dicté ou écrit, laissé et retrouvé, relu, corrigé, « allongé » durant vingt ans, livre toujours en devenir : « Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde ? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions, fortune les met trop bas, je le tiens par mes fantaisies », autrement dit par les pensées et images qui se présentent fortuitement à son esprit. S'il lui arrive de se remémorer, par association d'idées, tel épisode de sa vie accordé à son propos, il le raconte, mais ses *Essais* ne sont ni un journal ni des mémoires. Les thèmes de chaque chapitre lui sont fournis par le hasard (conversation, jeu de société, citation, gravure, sentence de sa « librairie », fait divers, adage, événement politique ou guerrier, coutume, curiosité lexicale...). L'important, pour lui, c'est de mettre son jugement à l'épreuve, de le tester ou « goûter », et pour ce faire tout sujet lui est bon (« mes arguments, je les prends sur une mouche »), y compris s'il le tire de sa propre vie, constatant par exemple en lui la permanence d'une « forme maîtresse » ou au contraire des mutations d'« humeur » et d'opinion. Le regard qu'il porte sur lui-même est quasi médical. Comme l'a bien vu Flaubert, les *Essais* sont un livre de santé, un livre qui cherche la santé, et il n'est pas anodin qu'il s'achève sur un long chapitre où l'auteur, après une sorte d'auto-diagnostic fondé sur son « expérience » de lui-même et de sa maladie de la pierre, confie sa vieillesse au « Dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale ».

À l'autre extrémité de l'ouvrage, dans toutes les éditions du vivant de Montaigne (1580, 1582, 1587, 1588), la page liminaire s'adresse « Au lecteur » pour établir avec lui une sorte de contrat : « C'est ici un livre de bonne foi, lecteur [...] Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve autant que la révérence publique me l'a permis [...] Je m'y fusse très volontiers peint tout entier et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre ». Ce qui est ainsi annoncé, c'est un autoportrait, mais il sera mobile, à l'aune du temps qui passe et du siècle qui bouge. Voulant d'abord mouler sur lui-même, pour les « parents et amis » qui lui survivront, un masque de mots digne des *imagines* de cire des patriciens romains, Montaigne a découvert en chemin la nudité des *cannibales* américains de Léry, puis les planches anatomiques des *skeletoi* de Vésale. Échelonnés dans le temps, ces trois types de gravure frayent un chemin vers le plus intime, mais par le jeu des additions successives, elles hantent pareillement toutes les pages de l'œuvre à la manière de filigranes dispersés.

Certaines anecdotes biographiques font cependant l'objet d'une narration étendue, tel le récit d'un accident de cheval qui mena Montaigne aux portes de la mort (ce récit allait inspirer Rousseau), ou celui du coup de force avorté d'un voisin qui voulait s'emparer par ruse de sa maison forte (l'auteur l'en dissuada par la seule force de sa franche « physionomie »). À côté de ces morceaux d'anthologie, de brefs bilans autobiographiques mettent en lumière, sur un mode ternaire et dialectique, des changements de regard ou de comportement. Ainsi, du rapport de Montaigne à l'argent (« J'ai vécu en trois sortes de condition, depuis être sorti de l'enfance » : dépense inconsidérée, thésaurisation excessive, équilibre au jour le jour), à la religion (attirance pour les nouveautés de la Réforme, libre examen des articles de foi, entière soumission au magistère ecclésial), à la science (ignorance enfantine, prétentions du demi-savant, humilité), à la sexualité (le recours salutaire aux fantasmes poétiques s'est substitué aux bonnes fortunes passées), aux livres (« j'étudiais jeune pour l'ostentation, depuis un peu pour m'assagir, à cette heure pour m'ébattre »), et jusqu'aux *Essais* eux-mêmes (57, puis 37, puis 13 chapitres : « je me suis mis à les faire plus longs », en même temps que plus personnels, car « de mes premiers *Essais*, aucuns puent un peu l'étranger »).

En 1584, La Croix du Maine écrivait : « Ce livre ne contient autre chose qu'une ample déclaration de la vie dudit sieur de Montagne [*sic*], et chacun chapitre contient une partie d'icelle ». L'auteur y « déclare » sa vie, en effet, mais par « lopins ». Son autoportrait lui-même est éclaté. Comment en serait-il autrement dans un « registre de durée » (« combien de fois ce n'est plus moi ! ») ? Montaigne n'a pas voulu écrire l'histoire de sa vie, pas plus qu'il n'a cherché à construire une philosophie. S'il s'est contenté d'exposer le « passage » de ses pensées, attentif surtout à leur naissance et sans prétendre atteindre son « être », c'est que son dessein était avant tout cognitif et anthropologique : « j'écoute à mes rêveries, parce que j'ai à les enrôler ». Il se serait sans doute intéressé aujourd'hui aux théories de l'inconscient, mais aussi à ce que l'imagerie médicale nous apprend du cerveau. Les *Essais* sont un laboratoire où le chercheur Montaigne se prend lui-même pour cobaye et note ses observations. Puis il invite chaque lecteur à faire de même, pour « d'infinis essais ».

Anne-Marie Cocula et Alain Legros, *Montaigne aux champs*, Éditions Sud Ouest, 2010 ; Claude-Gilbert Dubois, « Autobiographie », *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, dir. Ph. Desan, Champion, 2007 ; Alain Legros, « Nous deux, mais c'était lui ou moi (Montaigne et/ou La Boétie) », *Genesis* 29, 2008, p. 159-164 ; Montaigne, *Les Essais*, Introductions de Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007.

Voir : Autoportrait.

